L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

BUREAUX : No 73, rue de Chartres, — NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 29 AOUT 1863. — Entre les rues Bienville et Conti

NOUVELLE-ORLEANS;
SAMEDI MATIN, 29 AOUT.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par le Shérif—à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, 48 bonds de la construction hypothécaire de la 2me série de la Compagnie du chemin de fer de Jackson.

Par F. Fernandez—coin Chartres et St-Louis—meubles et marchandises.

Par R. Scott, à 10 heures, dans la rue des Magasins, No 74—groceries et provisions.

Par J. P. Boisseau, à onze heures, au coin des rues Magazine et Gravier—Porc, eau-de-vie, vins d'Oporto et de Xeres, etc.

Par E. F. Trinchard, à 10 heures, à son magasin d'encan, dans la rue Gravier, No 41—groceries.

Par R. Talpin—à 5 heures et demie P. M. sur la Levée, porte 20, du Deuxième District, en face du marché aux viandes, vin rouge et eau-de-vie.

Par E. T. Montgomery, à 10 heures, dans la rue Tchoupitoulas, No 70: farine—à onze heures, au magasin d'encan, rue du Camp, No 93, bacon breakfast, porc, whisky, eau-de-vie, farine, tabac, etc.

Par W. F. Vincent—à son encan, rue Douane, mouchoirs Madras.

COSTRETEMPS MARITIME.—Le schooner *Alfred H. Partridge*, capitaine Newman, qui était parti d'ici pour Matamoros le 12 du courant, a, suivant une lettre du capitaine à son agent M Joseph Kelley, sous la date du 24, été obligé d'entrer à Tampico pour se faire réparer. Le *Partridge* avait beaucoup souffert et perdu son mât d'avant dans un gros temps. Le capitaine espère néanmoins pouvoir reprendre son voyage dans quelques jours

Mexique et Texas.

Un journal du Nord vient de publier à propos du Mexique un article qui, entre autres mérites, a surtout celui de l'originalité. En voici la traduction fidèle :

On dit que le général Forey est sur le point d'envoyer 7,000 hommes pour prendre la ville de Matamoros et occuper les Etats nord-est de Mexique. Nous avons eu occasion en même temps que le gouvernement du Texas a envoyé M. M G. Shorley, avocat général de l'Etat, à Brownsville, ostensiblement pour y recevoir mes vargueiros d'armes, achetées par le col. John M. Swisher, en Angleterre, mais, en réalité, pour amener les gouverneurs des Etats nord est du Mexique sur la fondation d'une nouvelle république, qui serait tout entière esclavagiste, ou partie esclavagiste et partie libre, si on ne pouvait pas faire autrement. Le recensement de 1860 porte qu'il y avait à cette époque 182,000 esclaves dans l'Etat du Texas. Un officier qui arrive du théâtre de la guerre sur le Mississippi pense que la population esclave du Texas a probablement doublé depuis la rébellion par suite du grand nombre de nègres qui y ont été introduits par les traversées du Missouri, de l'Arkansas et de la Louisiane.

Si les Français occupent le nord et du Mexique avant que des forces aient envoyées par nous au Rio Grande, ils auront, pendant un temps le monopole de la fourniture des armes à quiles économiques voudront opérer la sécession des rebelles à l'ouest du Mississippi. Ceux qui ont supposé que le commerce rebelle sur le Rio Grande serait coupé par l'occupation du grand fleuve, paraissent avoir été lurés par cette idée fixe d'indépendance de laque le le général Forey décrit par Deux Mondes, et qu'il devait commencer par le sommet de la cheminée et étendre graduellement l'ouvrage jusqu'à la fondation. Il est probable que le général Hallock est un lecteur des œuvres de Swift.

Reconnaissance de la Confédération par le Mexique.

(*Cincinnati Commercial.*)

Les nouvelles du Mexique sont importantes. Les journaux favorables au nouvel empire prennent de tout leur pouvoir la défense nécessaire de la Confédération du Sud et stimulent les préjugés du peuple contre les Etats Unis. Le général Forey n'a pas cru devoir se montrer en haute main dans cette affaire. Il sera intéressant de savoir s'il ne dépasse pas ses instructions en s'agissant d'après les ordres de son maître impérial. C'est là le point important. Les probabilités sont fortement en faveur de la conduite qu'il tient au Mexique.

Forey est un soldat, habitué en cette qualité à suivre des suggestions plutôt qu'à en faire. L'invasion et la conquête du Mexique ne peuvent s'expliquer d'ailleurs que par quelque projet du caractère de celui qui est indiqué. Le Texas pourrait être tirdemmente offerte pour la coopération morale et peut-être matérielle de la France.

En tous cas, les actes du général Forey et le ton de la presse Française indiquent assez nettement notre gouvernement de se tenir sur ses gardes.

Nous avons deux chances pour échapper à la situation délicate où nous placerait la France en faisant reconnaître la Confédération par l'empire mexicain. Premièrement, en cas où la rébellion prendrait des couleurs vigoureuses et rapides, secondement en profitant de la turbulence du peuple mexicain lui-même. Nous faisons de sérieux progrès maintenant vers le grand but de la guerre. Les Mexicains ne paraissent pas se soumettre aussi volontairement au joug de l'empire qu'ils avaient supposé au début. Les guérillas et les ressources sont à l'œuvre et le général Forey et son entourage peuvent être assez occupés à se maintenir au Mexique, sans vouloir se jeter dans une guerre avec les Etats Unis.

CE QU'A COUTE EN MUNITIONS LA PRISE DE VICKSBURG.

Des divers rapports adressés par les officiers d'artillerie au colonel Duff, chef d'artillerie de l'armée du général Grant, il résulte que depuis le passage du Mississippi le 1er mai, jusqu'à la prise de Vicksburg le 4 juillet, l'armée fédérale d'invasion a dépensé 18 869 boulets, 72,314 bombes, 51 000 boîtes à mitraille, faisant en tout 141,883 Les projectiles ont été dispersés dans les divers engagements ainsi qu'il suit :

3,900 à Port Gibson ; 82 dans la poursuite de Port Gibson ; 620 à Raymond ; 476 à Jackson ; 2,422 à Champion Hill, 1,297 à Big Black River, 9,588 et 19 de mai qui ont réellement été le premier jour du siège ; 10,751 le 22 mai, et 11 514 du 22 mai à la fin du siège—terme moyen pour chaque canon : 653. Ajoutons à cela les cartouches de mousqueterie et nous pourrons nous faire une idée de l'immense quantité de munitions qui a été dépensée pour atteindre le but.

CHRONIQUE LOCALE.

COUR MILITAIRE — *Juge Atocha.* — Louisa Weber et Bridget Horrigan, accusées de débit de whisky à des soldats, ont été traduites devant ce magistrat. Les preuves n'étant pas suffisantes pour les condamner, le juge s'est contenté de leur donner un avertissement qu'elles feront bien de ne pas oublier.

Jacob Long, de Kennerville, déclaré coupable d'avoir transporté du whisky de la ville à la paroisse St-Charles, sans un permis de la Douane, a été condamné à cent piastres d'amende et aux deux mois de prison.

S J. Fitly, ayant apporté dans la paroisse St-Charles des marchandises qui n'étaient pas accompagnées du permis nécessaire, a dû acquitter une amende de cinquante piastres. Les marchandises, qui ne lui appartenaient pas mais qui avaient été à bailes pour des pacotilleurs, ont été confisquées.

Le magistrat a repris l'in errogatoire de Wm Hill, accusé d'être un espion L'accusatrice a déclaré que des affaires importantes s'appo ésent. Il y a quelque temps, à Pontchartrain, Hill a été condamné à la peine de mort. Il a passé trois mois en prison et qu'au bout de ce temps elle lui délivrer par le colonel Clark, qu'on lui fit voir une lettre dans laquelle on le dénonçait comme espion fédéral, et que cette lettre portait la signature de l'accusé.—La juge n'a pas encore fait connaître sa décision.

LE VOL DE GRAND CHEMIN—Le juge Atocha s'est prononcé hier sur cette affaire. (On se souvient peut-être qu'il s'agit de trois individus arrêtés sous prévention d'avoir commis un vol, la nuit, sur le chemin macadamisé du Nouveau Bassin, au préjudice de deux soldats et de deux femmes qui passaient en voiture.)—La défense, a dit le juge, a très bien prouvé ; les témoignages à charge ont établi la culpabilité des accusés Ils ont été condamnés à dix ans de travaux forcés sur l'Ile-aux-Vaisseaux.

L'ACCUSATION DE LIBELLE — Le Dr. Hogh Kennedy a été réassigné, hier, devant le juge Hughes, pour répondre à l'accusation de libelle. Il était accompagné de son défenseur, M. Mitchel H. Bin.

M. Mahu a fait observer à la cour qu'on lui avait jusqu'ici nié ignorer sur quelles publications reposait l'accusation et qui se plaignait du libelle.

M. Day répondu qu'il était inutile de feindre une pareille ignorance, que la défense savait parfaitement à quoi s'en tenir sur la plainte et savait que l'affaire fût terminée elle en apprendrait bien davantage. Il a lu la lettre de M Colton, un article du journal du 23 et un autre du 25. "Voilà, a-t-il ajouté, le fait du procès."

" Je remercie et félicite M. Day, a répliqué M Mahu, d'avoir lu à haute voix et au profit de l'auditoire des articles aussi remarquables, mais tient de tout cœur de m'éclairer, je suis encore dans l'obscurité, l'accusation est décousue, vague et abondante. Ne voudrait-il pas mieux présenter un affait avant de l'accuser ?"

Le juge a décidé que la défense a droit à des informations complètes, mais qu'il n'y a pas de nécessité à ce que les chefs d'accusation soient présentés par écrit à la Cour préliminaire.

" Je ne suis pas venu ici, a dit M. Day, pour divertir l'auditoire, mais pour m'occuper d'affaires." Ta dessus, il a marqué des passages des numéros du *True Delta* du 16, du 23 et du 27 de ce mois.

M Mahu a allégué que les accusateurs étaient M. D. Rose, Ross et Campbell.

L'interrogatoire a été remis à mercredi prochain.

COUR PREVOTALE — Vendredi matin—Les affaires appelées, ce matin, devant le Prévôt, n'étaient pas de nature à réveiller l'enthousiasme presque éteint des rapporteurs. Ces nouveaux sont généralement restés bravement à leur porte jusqu'au moment où le dernier prisonnier, seul de l'hôtel able Wachman, franchissait le seuil de la porte.

Deux jeunes gens qui s'étaient distribué des coups de poing et avaient troublé la paix des habitants de la rue de leur rue, ont été condamnés chacun à dix piastres d'amende.

Un homme, convert de sang et qui avait l'air d'avoir été bien maltraité par quelqu'un ou d'avoir été la victime d'un de ces accidents auxquels on est plus en moins exposé, a été amené devant le magistrat. "Comment et pourquoi vous trouve-vous ici ?", a demandé ce dernier ; "je pense bien vous embarrasser de vous répondre, a dit l'homme, je ne peux pas vous donner d'éclaircissements sur ce qui s'est passé, mais je sais que je suis terriblement ivre." Son physique venant à l'appui de ses paroles, le juge l'a fait relâcher. "Les ns grand take a drink."

Un individu qui avait battu sa femme s'est délivré d'un long discours dans lequel il a cherché à excuser son opération en disant que l'accusatrice était prise de boisson. Il a été condamné à deux mois de détention au workhouse.

Le propriétaire d'un café et deux femmes dont une était négresse, ont été condamnés à $30 d'amende pour débit de whisky à des femmes de mauvaises mœurs.

—Un marchand de produit de l'Ouest accusait un cafetier de la rue de la Douane de lui avoir donné un greenback de deux piastres dont on avait fait un de cinquante piastres. Voici l'histoire racontée par lui-même : "J'entrai dans l'établissement vendredi soir pour boire ; aperçevant un paquet de billets du Trésor sur l'étagère, je demandai au propriétaire s'il en avait à vendre et il fut convenu que j'en prendrais pour cent piastres à un pour cent de prime. Un bee billets était de cinquante piastres.

Samedi dernier, je payai un compte à M. Montgomery, l'encanteur, et lui donnai, entre autres, ce billet qui me fut rendu le lendemain ; on avait découvert que c'en était un de deux piastres primitivement. Lorsque je le rapportai à l'accusé, il nia me l'avoir donné et exprima son étonnement de ce que j'osasse être assez simple pour accepter un semblable greenback. Je suis convaincu que c'est lui qui me l'a donné"

Quand nous avons quitté la Cour, l'affaire n'était pas encore décidée et il était difficile de prévoir quel serait le résultat de la plainte.

Le steamer Geo. Washington.

Le steamer de la malle des Etats Unis George Washington, capitaine Gager, part ce matin à 9 heures, pour New York directement, avec un fort frêt et les malles.

Voici la liste de ses passagers :

J C Davenport, A B Cartier, P Queyrouze, sa dame, son enfant et sa servante, O J Fowler, J Abrams, A Payne, Mr Phipps, J V Durand, L Levine, Mlle r. A Kolemsen, Mme Sargent et une servante, Mr Fortney, J Rainfy, G R Beard et un domestique, E Behrend, capitaine M Hugr, N A el Massatte, lieutenant de H Winsme, capitaine M C.x — et 10 passagers d'entrepont.

INSTITUTION St Louis—L'année scholaire (1863 64) sera ouverte dans cette institution mardi prochain, 1er septembre. Les jeunes s'avère qui tiennent à profiter des cours sérieux qu'on y fait donner cette année, ne sauraient trouver aucune double exactes et ne manqueront pas de faire leur rentrée à la date indiquée. L'Institution St Louis est trop avantageusement connue pour qu'il soit nécessaire de la signaler aux familles. La réputation de nos jeunes amis et belles Louisianaises, qui brillent aujourd'hui dans le monde par leur esprit et la charme de leur conversation, y sont fait leurs études sous l'habile et intelligente direction de Mme DEROR.

INSTITUTION DE M. G. BOYER—Nous rappelons aux familles que la réouverture des classes dans l'institution tenue par M. G Boyer, rue Conti, entre Dauphine et Bourgogne, aura lieu lundi prochain, 31 août. Les avantages d'une éducation paternelle jointe à de sérieuses études sont assurés aux élèves de cette scolaire, habitement dirigée depuis un grand nombre d'années.

NOUVEAUTÉS EN PARFUMERIES ET EN BIJOUX.—La maison J. Augé, rue de Chartres No 63, vient de recevoir par le *Morning Star* un lumetes assortiment de marchandises de cette nature, consistant en perfumeries de toutes sortes et parfumeries fines, huiles, crèmes, essences, savons, etc. On trouve dans la même assortiment de jolis articles en émaille et une variété considérable de bijoux en jais, très nouveaux et très élégants, du genre fabrique parisienne. Nous invitons nos lecteurs à jeter les yeux sur l'annonce détaillée que la maison Augé fait publier aujourd'hui dans nos colonnes

S QUEYROUZE—Nous appelons l'attention sur l'annonce de M S Queyrouze, No 10 rue St-Louis. Les cigares et les vins qu'il reçoit sont de première qualité et ses prix sont extrêmement modérés.

MOUTARDE ET PLATE CÔTES—200 barriques de moutarde extra et 100 barriques de plate côtes en magasin et à vendre par E S. Keep, 62 rue Poydras.—Voir l'annonce.

EDITION D'HIER SOIR

Nouvelles de Memphis.

17 août—L'arrivée de *Wood*, venant de Vicksburg avec 500 malades, et leur état désespéré indique que la maladie augmente dans une progression épouvantable, loin de diminuer comme on l'avait dit.

La plupart des malades sont atteints de la fièvre typhoïde ou malgne, dont ne reviendront pas pas de 7 sur 10.

Un autre bateau d'infirmerie est arrivé de Vicksburg avec 550 soldats malades ou blessés. Vingt-sept morts ont été jetés pendant le trajet.

Les coton est en grande demande et les prix se sont élevés de 56 à 58 : Les arrivages de la semaine ont donné 1000 balles.

Deux hommes nommés Vance et Cannon ont volé $16 000 au colonel Adams, sur la plantation de Hall, à 6 milles d'ici, il y a quelques jours Le colonel a arrêté Cannon qui avait sur lui $13 500

Le *Chancellor* a été loué par les autorités fédérales pour y transporter des troupes à la Nlle-Orléans

Le général Grant a dégagé de toute censure la presse de Memphis.

Commerce sur le fleuve.

Cairo, 19 août—Le général Grant a lancé des ordres en date du 1er août, suivant lesquels, les armes et à retourner à l'Union, dit que c'est la un rayon de paix sortant du sombre chaos de la guerre et que M. Lincoln devrait en profiter pour offrir au Sud des facilités de retour qui ont manqué jusqu'ici :

Le devoir du président en une de ce fait, dit le Louisville *Journal*, est de s'opposer de donner une rebelle l'assurance que la seule condition exigée de lui est la soumission à la Constitution. Le président n'a pas le droit d'offrir aucune autre condition ; et il n'a pas le droit de la refuser ni de laisser sa résolution dormir dans l'obscurité et l'incertitude. Où mène la nuit d'où l'aube pourrait naître sur ce point l'ombre d'un doute, et avoir laissé ce point enveloppé dans les nuages du doute est la suprême erreur de l'administration de M Lincoln.

Il est temps et grand temps que ces nuages soient dissipés par l'interposition de la main même de la loi. Il est en le pouvoir et il devrait l'exercer sans délai. En agissant ainsi il cortera à la rébellion un coup terrible, sinon le coup final, il propagera la division au Sud et favorisera l'Union au Nord. Une telle opportunité de secouder le succès des armes par un trait de politique habile n'a jamais été rejetée par le chef d'une grande nation dans de telles circonstances à aucune époque et dans aucun pays Nous ne pouvons croire que cette occasion soit rejetée par le président Lincoln. Les plus graves considérations de devoir et de politique l'obligent à profiter de cette occasion. Qu'il en profite donc s'il veut servir au bien de son pays et au sien propre. C'est, avec le progrès forme et soutenu de nos armées, le plus grand devoir du moment.

CE QUE COUTE UN MAUVAIS GÉNÉRAL.—Un journal de New York dit que la nomination du général Milroy a coûté au pays 10,000 soldats et de cinq à dix millions de piastres en pertes de matériel de tout genre.

LE PROCHAIN STEAMER DE NEW YORK.—Comme nous l'avons déjà annoncé le steamer *Evening Star* a dû partir de New York le 29 août. Il arrivera probablement demain ou dimanche.

BRUIT DE LA MORT DU GÉNÉRAL PEMBERTON.—*Le Memphis Argus* du 21 confirme ce qui suit :

Un monsieur, arrivé du sud Kinson, et dont la véracité n'est contestée de personne, a informé un de nos amis qu'il avait rencontré, il y a deux ou trois jours, le beau père du général Chalmers, et qu'il tenait de lui que le général Pemberton avait été tué à Selma, Alabama, par un soldat de Texas. L'information paraît digne de foi.

ÉVASION DE DÉSERTEURS — On lit dans le *Syracuse Standard* :

Un déserteur nommé Luther Greenfield a été blessé à Tully, mardi dernier, par l'agent spécial Samuel Adams, auquel il essayait d'échapper, dans les circonstances que voici : L'officier Adams avait sous sa garde deux déserteurs, Greenfield et Sleman Watles, enchaînés ensemble, à bord d'un train de chemin de fer qui les amenait ici. A Tully, ayant une lettre à remettre, descendit, laissant ces prisonniers sous la garde d'un ami. Aussitôt après son départ, Watles se débarrasse de ses menottes, laissant la chaîne attachée au poignet de Greenfield, et tous deux se dirigèrent vers la porte. Watles fut retenu par l'ami de l'agent, mais Greenfield réussit à sortir du char. Il partit à travers champs, mais était encore en vue quand Adams revint.

Celui-ci lui donna la chasse et après une course d'un mille, ayant gagné quelque avance sur Greenfield, il lui ordonna de s'arrêter et tira deux coups de pistolet en l'air pour l'intimider. Greenfield continuant à courir, il lui ordonna de nouveau de s'arrêter ou le menaçant de tirer sur lui ; celui-ci se retourna et lui dit : "Tirez et soyez damné, je ne serai jamais pris vivant." Adams tira et sa balle ressaut le bras de Greenfield lui traversa la poitrine : il tomba Le docteur Towbridge fut immédiatement appelé et pansa la blessure, qui n'est pas considérée comme dangereuse. Greenfield est un déserteur émérite, ou le réclame dans trois régiments. Watles est déserteur du 23e régiment.

DÉSASTRE DU CITY OF MADISON—Nous empruntons au *Memphis Argus* du 22 les renseignements suivants sur la perte d'hommes causée par l'explosion, à Vicksburg du steamer City of Madison.

Il a péri à bord de ce bateau de 160 à 200 personnes en comprenant dans ce chiffre approximatif, les officiers, les chargeurs et hommes d'équipage et quelque soixante soldats qui avaient été détachés pour garder le bateau pendant qu'on le chargeait. Il y avait deux dames à bord, qui toutes deux ont péri également. Nous n'avons pas encore pu nous procurer leurs noms.

On n'a plus rien vu du steamer après l'explosion. Tout vestige avait disparu dans les eaux bourbeuses du Mississippi.

Le steamer Ed Wash, qui prêtait le flanc au City of Madison a été sérieusement endommagé. Deux personnes y ont péri et beaucoup d'autres sans doute ont été blessées.

The City of Madison était un bateau presque neuf, faisant le service entre Cincinnati et Memphis et affrété en dernier lieu par le gouvernement. Il était commandé par le capitaine Neale qui a pu rester sans doute victime de l'explosion, car il n'a pas été vu depuis.

Appréciations de la presse française
SUR LES EMEUTES DE NEW YORK

(*Extrait du Constitutionnel.*)

Les nouvelles que nous avons reçues hier des Etats Unis sont d'une gravité extrême. Elles nous apprennent, en effet, qu'un nouvel élément de ruine et d'anarchie vient de s'ajouter à tous ceux qui désolent depuis si longtemps ce malheureux pays.

Une émeute a éclaté le 13 au matin, à New York, à l'occasion de la conscription, et, le 15 au soir, le dernier paquebot d'Amérique à la main, en partant, maîtresse de plusieurs quartiers de la ville Aussi, pendant trois jours, la capitale des Etats Unis, qui compte de plus d'un million d'âmes, est restée le théâtre de scènes de dévastation, que nos lecteurs connaissent déjà, et sur lesquelles il nous répugne d'insister pour l'honneur de l'Amérique.

Nous ne saurions toutefois ne pas faire remarquer que c'est les noirs qui ont été spécialement l'objet des fureurs de l'émeute. Tous ceux qu'elle a rencontrés sur son passage ont été massacrés sur place et quant à ceux qui, plus heureux, ont réussi à échapper à ces bandes d'assassins, ils ont dû au pire vite se hâter de demander leur salut à la fuite. Ils trouveront plus tard leurs maisons incendiées La première ville des Etats du Nord a, comme on le voit, une singulière façon de témoigner sa sympathie pour une race dont le Nord se fait le champion aux yeux de l'Europe, et dont il prétend prendre en main la défense. Nous nous étonnons ici que les esclaves du Sud ne répondent pas plus vite aux décrets d'émancipation du Nord par l'émancipation servile, et que tout au contraire ceux qui devraient selon nous exiger quelque occasion de venir se placer sous la protection du drapeau fédéral, n'ont en maintes circonstances été enlevés que par la force des plantations de leurs maîtres. Les faits qui viennent de se passer dans les rues de New York expliquent ce que, de ce côté de l'Atlantique, nous avons peine à comprendre.

Mais ce n'est pas seulement à ce point de vue que la sédition de New York mérite une attention spéciale. En effet, comment ne pas s'étonner que ce soit après la victoire de Meade, après la prise de Vicksburg et celle de Port Hudson, quand, pour la première fois, une victoire du Nord n'est pas, le lendemain, suivie d'une défaite, que la ville de New-York veuille refuser au gouvernement de Washington les moyens de continuer la guerre. On cherchera en vain sympathie dans le significatif du profond changement qui s'est depuis quelque temps opéré dans les esprits. C'est que l'opinion dans le Nord commence à ne plus vouloir même d'une guerre heureuse.

(Extrait de *la France*)

La révolution à New-York.

Ce n'est pas sans une émotion profonde que l'Europe, au milieu de ses propres préoccupations, apprendra les événements qui viennent d'ensanglanter la ville de New York, et donner son véritable caractère à la révolution qui l'Amérique est depuis deux ans le théâtre.

Dès son premier pas, la guerre civile a atteint, avec ce peuple d'hommes libres et de braves vaillants, ce que l'histoire nous raconte de nos guerres intestines, et l'Amérique de 1863 n'a plus rien à envier à la France de 93 !

C'est à propos de la mesure de la conscription ordonnée il y a quelque temps par le gouvernement en vue des dangers de la patrie, que le peuple de New York, qui en fait partie, a donné de manifestation de sa toute puissance, aux plus sanglants excès. Les bureaux où le prévôt avait installé les officiers recruteurs ont été brûlés, et avec eux un grand nombre de maisons que, contrairement à leur habitude de sécurité, les pompiers n'ont pas voulu secourir.

La troupe a dû faire usage de ses armes: mais elle n'a pu arrêter les forcenés. Au nombre de plus de quinze mille, ils ont envahi la plus grande partie de la ville, pillé les banques et incendié le journal le *Tribune*, brûlé l'asile, brûlé des hôtels, pillé des maisons, égorgé des passants, et enfin tué, pendu et brûlé un grand nombre de nègres, hommes et femmes.

On a dû employer le canon pour réduire l'émeute, et c'est à peine et, au départ du bateau, la tranquillité était revenue dans la ville.

Le gouverneur Seymour a demandé, au nom de la sûreté de la ville, le retrait de la loi sur la conscription, ce qui a été accordé, a ce que dit le *Herald*.

Ces événements ne sauraient nous surprendre. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons signalé le caractère de révolutionnaire, c'est-à-dire illégale, irrésonnable et violent du mouvement américain. Nous avons prédit, depuis longtemps ces mauvais jours, qui rappelent d'une manière frappante les révoltes du faubourg Saint Antoine, en 1789, l'incendie de la maison Revellon, des bureaux d'octroi, et la mort de Flesselles, de Foulon et de Bertnier.

Seulement, nous croirons injurier la révolution française, quelque criminelle qu'elle ait pu être dans ses excès, en lui comparant un mouvement qui n'a d'autre cause secrète que des motifs d'intérêt et qui ne s'inspire d'aucun de ces grands et nobles sentiments dont s'honorait le patriotisme de nos pères.

L'entêtement américain, la rudesse de l'esprit yankee se donnent actuellement carrière. Ce qui pousse la population du Nord, ce n'est pas l'enthousiasme, ce n'est pas l'abnégation, ce n'est pas le patriotisme. Loin de vouloir mourir pour la patrie, elle s'efforce au contraire de se dérober aux devoirs que lui impose le gouvernement, elle ne veut pas de la conscription qui l'oblige à aller se battre pour le Sud, et se déroute que elle réclame, ce n'est pas à coup sûr la liberté d'aller se faire tuer par les balles des confédérés.

Quant à voir, dans le mouvement actuel, la manifestation d'une opinion favorable au Sud, cela serait possible dans une certaine mesure, et il est évident que la guerre devient chaque jour plus antipathique à la population ; mais, et ce doue ainsi que ce sentiment devait se manifester ?

Quoi qu'il en soit, de semblables écœurements vont évidemment réagir avec force sur la politique du gouvernement Il nous paraît difficile que, dans les circonstances actuelles, M. Lincoln puisse conserver le pouvoir jusqu'au terme que lui assigne la Constitution. On voit à quelles extrémités la politique a entraîné du cabinet Lincoln a réduit l'Amérique.

Au lieu d'apaiser les passions, de calmer les colères, d'éclairer les esprits, le gouvernement du Nord s'est attaché à les exciter, il s'est fait de ces passions même un point d'appui, il a pris pour aide la révolution et s'est cru fort parce qu'il a été violent.

Les événements d'aujourd'hui changent tout à fait les conditions dans lesquelles le mouvement s'est jusqu'à présent produit. M. Lincoln doit s'en apercevoir, et il reconnaîtra que son départ de la Maison Blanche peut seul modifier dans un sens favorable une situation engagée de façon que, si l'on n'y veille, elle doit amener pour l'Amérique entière des désastres et des calamités telles que la grandeur et l'existence même du nouveau monde y pourraient succomber.

NOUVELLES D'ITALIE

On lit dans l'*Italie* :

" Tout s'accorde à témoigner de l'activité marquée qu'ont déployée, en ces derniers temps, les troupes françaises pour empêcher que les bandes de brigands ne franchissent la frontière romaine, et coopérer de toutes leurs forces, avec les troupes italiennes, à la poursuite des bandits.

" Entre autres faits, des lettres de Rieti nous apprennent que, tout récemment, une patrouille française vint exprès jusqu'à Correse, sur le territoire italien, afin d'y prévenir le détachement cantonné en ce lieu qu'une bande de brigands, poursuivie par les Français sur le Monte Maggiore et Monte "Libretti, essayait de pénétrer sur le territoire du royaume. Il est superflu d'ajouter que des dispositions furent prises immédiatement pour agir de concert.

" Des communications ont en outre été échangées entre les autorités françaises et italiennes pour l'arrestation de plusieurs brigands qui se cachent dans certains couvents du territoire pontifical."

On écrit de Messine, le 16 juillet, à la *France* :

" L'Etna est depuis quelques jours en travail. Le grand cratère laisse échapper des flammes et des laves. C'est du côté de Bronte que semble y se diriger l'action souterraine qui peut donner lieu à quelque nouvelle éruption. Les formidables détonations, des pluies de cendres et de pierres, des feux souterrains dont la chaleur du sol révèle l'existence, portent l'épouvante jusqu'à Catane et surtout parmi les populations de la montagne, qui, sur plusieurs points, ont déjà fait leurs dispositions pour évacuer leurs demeures. Les chevaux restent sellés, les bestiaux rassemblés, les objets mobiliers disposés de manière à faciliter éventuellement une fuite immédiate. Des prières publiques ont lieu dans les églises, où les reliques des saints restent exposées à la piété des fidèles. Tout accuse, en un mot, l'épouvante d'une population déjà tant de fois victime des fureurs d'un volcan dont, l'orage fini, insouciante de l'avenir comme du passé, elle reviendra habiter et cultiver les cimes."

LOUISIANA ACADEMY.—Cette Institution, dirigée avec talent par M. le colonel Ferrier, se maintient au rang des premières maisons d'éducation de notre ville. L'expérience acquise dans l'enseignement par M. Ferrier joints au mérite éminent des professeurs dont il a su s'entourer, a assuré à l'Académie de la Louisiane une vogue de bon aloi et une popularité qui se consolide chaque jour.

Le directeur, tenant compte des circonstances difficiles en sont placées les familles, a réduit ses prix, qui varient désormais de $4 à $8 par mois.

L'enseignement des classes supérieures comprend l'anglais, le français, les mathématiques, la géométrie, la géographie et la tenue des livres.

Le latin, le grec, l'espagnol, l'allemand, l'italien et les arts d'agrément sont que le dessin, la musique, l'escrime, etc., sont l'objet de conditions particulières.

Les classes primaires comprennent l'anglais, le français, l'écriture, le calcul et la géographie.

Des prospectus sont tenus à la disposition des familles, au siège de l'établissement, rue Hôpital, No 134.

FEUILLETON.

JEAN DIABLE

PAR PAUL FÉVAL

LE PROCÈS CRIMINEL.

VIII—VERSAILLES

Il me reste trois choses à vous dire : le voyage d'Henri en Australie, sa conduite vis-à-vis des comtes Bohm, et les événements qui ont suivi son retour en Europe ; c'est là toute ma propre histoire.

Et d'abord il y aura un mystère qui restera inexplique pour vous. La mère d Henri était à Londres, et ce n'était pas à sa garde qu'il m'avait confié.

—Mme la marquise de Belcamp ?..... interrogea ici Robert

—Je vous défends les questions, mon frère, parce qu'il ne m'est point permis d'y répondre. Tout ce qu'il m'est possible de dire sera dit, et je vous affirme que le reste ne saurait modifier votre opinion sur ceux qui me regardent.

Le comte Henri partit pour la Nouvelle-Galles du Sud deux mois après mon arrivée à Londres. Je devais faire le voyage à mon tour après certaines conditions accomplies. En effet, un homme d'affaires, du nom de Wood, me remit une somme d'argent considérable en banknotes, et une lettre contenant les instructions d'Henri. L'argent venait d'Allemagne ; l'argent venait d Albert l'aîné des comtes Bohm : l'importale le nerf d'une grande guerre. Rome fit ainsi tirer de quelques bandits mêlés par d'autres mains.

—Avait il réré la conquête de l'Australie ? demanda Robert en souriant.

—Il n'avait que vingt ans, répondit Sarah sérieuse et pensive. Il y a en ici je ne sais quelle haine trouble, forte comme un amour. Jusqu'à son dernier souffle, il cherchera le cœur de l'Angleterre pour l'arracher. C'est dans l'Inde qu'il voulait fonder Rome, qui toujours fait par détruire Carthage. Il était le demi dieu il venait en Australie faire sa moisson de feu du ciel.

Il n'avait que vingt ans. Vous serez trompé si vous vous attendez à une bataille. Il sait comme on attaque les géans. C'est d-ns les entrailles du sol qu'on enferme la poudre qui doit faire sauter les citadelles Il faisait là ce qui le fait ici. La mine est longue à creuser, et il faut des soldats derrière la brèche rampée.

Il creusait sa mine, il enrolait ses soldats. Au fond de cet enfer de Sydney, il a trouvé l'homme qui, multipliant par elle même l'idée de Fulton, va déplacer les bases de la guerre navale et donner à qui voudra la prendre cette supériorité qu'est au moyen âge le fâche canon sur la lance vaillante.

Il était convient là-bas, comme il est conjoint chez vous, il sera brahme à Delhi et mandarin au Chine : c'est un génie. Il est l'homme dont qu'il faut pour cueillir et rassembler en une seule gerbe, innombrable et irrésistible armée, toutes les haines que l'Angleterre a semées sur la surface du globe.

Il n'avait que vingt ans. mais d'un mot je vous ferais tous trembler et craindre. Dans ma pensée il avait ressuscité la race des Stuarts. Les ennemis vivans ne lui suffisaient pas. C'était un Stuart sorti du Vatican qui allait brandir le drapeau de la liberté Il soulevait d'un coup tout monde la haine, l'amour, la haine. Mais, chemin faisant, les événements devaient lui tailler un autre étendard plus large et signifiant guerre universelle comme Stuart voulait dire guerre civile. Il ne s'agissait plus de remuer la poussière d'une tombe. Napoleon venait d'aborder au rocher de Sainte-Hélène.

Quand il apprit cela, nous étions au plus profond de ce terrible désert qu'on appelle le bush en Australie, sans pain, sans eau, févreux, brûlés, mourans Un convict évadé, fuyant comme un lâche prêt de la chaîne pour la surveiller. Elle se cacha de moi et je ne vis rien, mais elle trahissait ; un plus habile intercepta sa correspondance ; elle fut condamnée.

Chez elle, je revis la comte Frédéric Bohm, toujours beau et seul héritier maintenant de toute fortune immense chétée par le prix d'un crime. La main de Dieu semblait peser sur lui. J'eus pour comme autrefois et davantage, car je n'aurais point eu direct le sentiment qui réunit mon cœur à ce vieillard et la haine ou de l'amour..... Oh ! j'aurais voulu aimer autrement que Vivre pour vous, mon frère comme votre nom, Robert..... et ni vous ni moi peut-être nous ne sourirons plus jamais !.....

—Pour la première fois, continua-t-elle, depuis que je suivais Henri, un doute me vint à l'occasion de cette affaire Bartolozzi Je l'avais toujours vu pour ainsi dire, marchant dans ces sentiers impraticables, et chaque fois qu'il m'avait dit : "Fais ceci." je n'avais eu à dépenser que de l'audace Mais ici c'était une petite et basse intrigue. Il fut cause, soit que ce fût une rengeance contre Gregory Temple, soit tout autre motif, il fut cause du malheur de Y homp son et de Suzanne.

Chose singulière, cette petite intrigue semble prendre tout à coup une place énorme dans la vie. Cet homme qui rêvait l'immensité s'attarda durant des semaines à ce duel contre un employé de la police qui n'avait même pas un emploi. Il sembla un instant que le bon de toute sa vie fut d'envoyer un innocent à l'échafaud.

A ce moment, j'ai douté de lui, pourquoi le cherais-je ? Il m'a dit dans l'autan plus que, durant son séjour au château de Belcamp, tout s'est amoindri pour prendre tournure de comédie bourgeoise, comédie où il semblait tromper tout le monde. Il suffisait d'une nuit pour tenir le conseil suprême. Pourquoi le grand maître des chevaliers de la délivrance ait perdu deux semaines à jouer ce vaudeville frivole ?

J'ai été révélée par son arrestation. Ici doit être le nœud. Il y a sous ce bizarre événement un grand mystère sans doute, et j'attends que le voile soit soulevé par lui même ou par la justice, qui il semble braver du haut d'une situation inexpugnable.....

Elle se tut et ses deux mains se croisèrent sur ses genoux, tandis que ses grands yeux noirs erraient dans le vide.

—Francis, lui dit Surrizy, je vous ai attentivement écouté, et je ne connais pas encore votre opinion sur l'homme qui depuis quatre ans est toute votre famille. De vos paroles rien ne se dégage pour moi, sinon une étrange froideur et beaucoup de découragement. Je comprends votre rôle d'esclave tant qu'existe le prestige ; mais le prestige avait déjà disparu quand vous avez pris ce personnage nouveau de lady France Elphinstone.....

Sarah resta immobile et dit :

—Ce qu'on a fait engage ce qu'on fera.

—J'ai besoin cependant de réponses plus précises, ma sœur, puisque Robert, non pas pour vous juger, mais pour guider le vôtre où je marche, si ce n'est pas la droite voie.

—Henri n'a jamais été vaincu, murmura la jeune fille. Ce n'est pas une idée politique qu'il sert, c'est son idée ; ce n'est pas pour Napoléon qu'il travaille, c'est pour lui-même..... Il est fort. Il pensera l'obstacle : profitez et passez !

A continuer.

BULLETIN COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS.
REVUE DE LA SEMAINE.